

# La revue des ressources

-- Création littéraire - Nouvelles --

Nouvelles



**Pénombre**

(un fragment du journal de  
Sébastien D.)

Stéphane Tirilly  
vendredi 16 janvier 2004

La soirée est tiède - d'une lourde tiédeur. Sébastien marche sur le trottoir exigu d'une rue étroite, qu'accapare la voie automobile où filent des véhicules. Il s'arrête devant une devanture vitrée, peinte en noir et rehaussée de deux néons, blanc et bleu. Il pousse la porte. Après s'être faufilé parmi les groupes qui occupent l'espace restreint du bar, il parvient à commander un verre, puis gagne par le petit escalier la mezzanine, où la clientèle et la fumée se font moins denses.

Sébastien a eu le sentiment d'être observé rapidement par ceux qui, seuls, attendent probablement quelqu'un ; et aussi par ceux qui, ensemble, commencent peut-être à épuiser les charmes d'une conversation. A son tour il observe, accoudé à la rambarde de la mezzanine qui forme au-dessus du bar une sorte de balcon. En contrebas, de hauts tabourets, tous occupés, sont disposés autour de la longue et étroite table centrale, bariolée du bleu sombre au jaune. Les murs du bar, enduits d'un crépi rugueux et coloré, s'ornent d'oeuvres artistiques, sortes de moulages en reliefs, dont certains représentent des sexes masculins. Près de la barre des luminaires qui diffusent une lumière tamisée, on a suspendu un masque d'aspect mortuaire, dont l'ombre oscillante se porte sur l'un des sexes moulés. Au plafond un ventilateur peine à dissiper la lourdeur. Et derrière Sébastien, une lumière blanche éclaire vivement des tables métalliques qu'embellissent des taches, des grattages et des rayures-graffitis. Baigné d'une musique agréable, de petits groupes conversent, unis, dirait-on, par l'amitié, des passions intellectuelles ou artistiques communes. Parfois les visages se tournent vers les abords dans une attitude d'exploration. Des amis ou connaissances tardent à se reconnaître, finissent par s'atteindre ; des connaissances se séparent, pour aller atteindre d'autres connaissances ou amis, ou les attendre. Des solitaires patientent ; certains parcourent des brochures mises à disposition par le bar ; d'autres, immergés dans la foule, lancent des regards épisodiques vers la mezzanine.

Sébastien ne connaît personne, mais, de vue, reconnaît des habitués. Ainsi il vient d'apercevoir un curieux garçon qui arrive toujours vers la même heure, et qui, après avoir traversé la petite foule comme un poisson nage dans l'eau, saluant rapidement de nombreux présents, discutant plus longuement avec quelques-uns, se met ensuite à l'écart dans un recoin pour prendre des notes sur un carnet miniature, d'un air à la fois sérieux et fouineur. La supposition la plus simple voudrait que ce personnage écrive un roman. On dirait pourtant que quelque chose en lui dément l'hypothèse littéraire. Ce serait alors, peut-être, un savant ethnographe (mais Sébastien en doute). Dans un renforcement à droite du bar, un escalier sombre mène à un sous-sol.

Ce monde est de pénombre. S'il y avait un lieu rassemblant ce monde, qui serait comme une localisation de ce monde, il pourrait avoir la forme d'un labyrinthe de dimension médiocre, plongé dans la pénombre : les portes et les murs, les parois et les tuyauteries auraient été aspergées de peinture noire, et des spots jaunes et bleus ménageraient une lumière fragmentaire, déficiente - éclairage qui serait un peu soutenu par le rayonnement de plusieurs écrans de télévision, disposés derrière une grille ou accrochés à des parois. On distinguerait mal, inégalement, imparfaitement - ce ne serait pas un univers de ténèbres, mais un monde assombri, où les visages scruteraient parmi des clartés hésitantes.

Dans ce labyrinthe il faudrait marcher. Les postures seraient nécessairement mouvantes. Les parcours répétés dessineraient des boucles, des sillages monotones, prisonniers de quelques chemins tracés, où le visage aperçu se reconstitue entre ombres et lumières. Certains choisiraient de marcher lentement, méticuleusement, semblant poursuivre une exploration précise. D'autres se lanceraient dans une démarche rapide, un rythme mécanique, tourneraient inlassablement sur les mêmes pistes, le regard fixe, voulant s'étourdir de leur propre vitesse. D'autres encore esquisseraient une danse appropriée au fonds sonore, une oscillation du corps qui se calerait sur la scansion musicale puissante, à la cadence répétitive, martelée, qui vibre l'espace du sous-sol. Comment distinguer avec netteté les visages, les corps, ce qui se dissimule derrière les visages, les corps ? Ce monde manque de lumière, son clair-obscur illumine faiblement, par endroits aveugle.

Sur les écrans des téléviseurs ne se déroulent que de muettes, répétitives confrontations. Les passants continuent de parcourir leurs boucles tracées. Rares sont ceux qui s'arrêtent, échangent à voix basse des confidences. Mais les regards sont nombreux et furtifs : ils effleurent, caressent, hésitent, tranchent, rebutent. Et il y a des rencontres : moments brefs et denses en des intimités chaleureuses - barricadées dans un réduit pour échapper aux trajectoires figées du monde-labyrinthe. Ce sont des moments qui diluent la pénombre, enlacements et étreintes des minutes. Puis le charme se rompt, chacun recommence à marcher, à dessiner des sillages qui paraissent différents, changés, du moins légèrement - mais le labyrinthe n'est-il pas essentiellement le même, compliquant seulement ses chemins en les dévidant dans la durée ?

Ce monde est d'une pénombre qu'éclairent seulement de petites âmes. Certains placent leurs âmes au bout de petits cylindres de papier et de tabac, qu'ils tiennent entre les lèvres ou les doigts : l'âme est alors un point incandescent, reprenant de la vigueur lorsqu'on aspire la fumée du cylindre. Ces minces et courtes antennes, avec leurs lueurs brûlantes et rouges, à l'extrémité des doigts ou de la bouche, éclairent légèrement jusqu'aux recoins les plus obscurs du labyrinthe. Derrière une paroi oblique, où aucun spot n'a été disposé, les ténèbres semblent totales : ce néant opaque est propice à la méditation - mais rapidement le tremblement du vivant se manifeste, qui est déjà comme une onde ténue de luminosité. Et un sage fumeur, porteur de son âme incandescente, vient glisser dans la ténèbre une lueur indécise.